

tout établissement qui se respecte, le renvoi du malheureux dont la fantaisie l'eût porté à les découvrir et à les employer.

La batterie, justement restreinte à quelques caisses, au wood-bloc et à une cymbale suspendue, scande les rythmes du piano, et, lorsque tous deux n'y suffisent point, obtiennent des instruments qui les entourent une aide efficace à l'accomplissement de leur mission.

Voilà où nous en sommes. Le matériel est établi. Il nous reste à étudier l'usage qu'on en fait, et plus encore, peut-être, les fonctions formelles de la musique qui naît de tant d'accouplements inédits.

Enfin, l'évolution ne concerne pas que le passé, et l'on peut essayer de voir vers quel avenir elle se dirige : de même, si les dangers ne l'attendent point au bord de sa route.

Comme en tout, il faut éviter là le conflit du style et de la pensée : « Il ne la remplace pas, énonce un philosophe, quelque splendide qu'on la suppose. Rien ne dispense de lui. Il est la condition de la gloire, comme elle, à mériter, et comme elle, à conquérir. »

P.-O. FERROUD.

---

## Jack Smith à Paris

---

Jack Smith est votre vieil ami, n'est-ce pas ? Depuis longtemps vous avez noué avec lui des relations sentimentales étroites que rend plus affectueuses leur caractère « confidentiel ». Que de fois vous avez, si l'on peut dire, « écarquillé » l'oreille pour ne rien perdre de ses murmures harmonieux, de ses soupirs, de ses chuchotements et de ses belles notes graves qui s'épanouissent et meurent dans un souffle caressant qui n'est déjà plus un son et qui est encore de la musique.

Bien entendu, vous vous êtes fait, d'avance, une image précise de ce chanteur mystérieux dont les inflexions sont si caractéristiques et dont la voix est baignée par les sonorités d'un piano nostalgique dont le timbre est inimitable.

Cet organe, à la fois caverneux et puéril, ces belles basses un peu grasses, et ces sons flûtés dans l'aigu sortent d'une bouche gris-rose largement ouverte sur trente-deux dents éblouissantes. Jack Smith est certainement un nègre, un nègre déjà âgé, à la laine grisonnante, à la bonne face camuse, au rire énorme et aux yeux d'enfant. Et vous le voyez, tout en chantant, se balancer voluptueusement au rythme de ses *blues* ou de ses *fox*, avec cette obéissance passive de sa race au démon du rythme qui habite son corps souple.

Lorsqu'on vous a annoncé qu'il allait venir à Paris, lorsque vous avez vu s'arrondir sur tous les murs de la capitale ce point d'interrogation placé après son nom en signe d'un mystère qui n'existait pas pour vous, lorsque vous avez su qu'il chantait au Palace, vous vous êtes précipité dans cet établissement pour faire sa connaissance.

Le rideau s'est levé sur une scène ne contenant qu'un piano et un « Orthophonic ». Et, dans le silence, vous avez entendu sortir du petit meuble la voix bien connue aux inflexions si personnelles qui vous a si souvent charmés.

Et puis, au milieu d'un couplet, Jack Smith en chair et en os est entré, a pris place au piano et a mêlé sa voix à celle du disque. Et votre stupeur n'a pas été mince, lorsque vous avez constaté que votre vieux nègre hilare était, en réalité, un jeune gentleman blanc d'une correction impeccable, à la physionomie avenante et distinguée, une sorte de Fragonard anglo-américain portant l'habit avec une parfaite aisance et jonglant avec son public comme un prestidigitateur.



Jack SMITH, esclave de sa gloire, dut accorder à ses admiratrices parisiennes, d'innombrables autographes. Le voici, prêt à procéder à la signature de ses cartes postales dans les magasins du Gramophone, où les aimables vendeuses de la succursale Haussmann lui font une gracieuse escorte d'honneur.

A la façon de Fragson, il s'est assis au piano en se tournant franchement du côté des spectateurs. Le buste reposant sur le bras gauche, il s'est contenté d'effleurer le clavier de sa main droite sans jamais le regarder. Avec une adresse étonnante, il a su arpèger ainsi au vol, les harmonies essentielles de ses chansons. Et il vous a susurré, sur ce ton secret et confidentiel, les meilleurs morceaux de son répertoire que tous les discomanes connaissent par cœur.

Dans la salle, tout le monde est familiarisé avec son catalogue et lance avec assurance les titres des numéros les plus célèbres. Jack Smith sourit, flatté, mais se garde bien d'exaucer tant de vœux indiscrets. Il s'amuse à faire chanter l'assistance en chœur à ses refrains, puis disparaît avec un cordial sourire d'adieu. Et le public tout entier délire d'enthousiasme et rappelle sans fin la sympathique vedette du Gramophone...

Jack Smith a maintenant repris le paquebot pour le Nouveau-Monde. Vous êtes rentré chez vous et vous avez recherché ses disques les plus séduisants. Vous avez placé sur le plateau de votre appareil, *Blues Skie* ou *My Blue Heaven* et vous vous êtes laissé bercer par la caresse de ce chant discret et insinuant...

... Et vous vous êtes aperçu que la machine parlante vous apportait des joies musicales plus subtiles et plus complètes que l'audition directe. Jack Smith est un chanteur délicieux, mais le fantôme de sa voix est cent fois plus délicieux encore. Dans votre fauteuil, au Palace, vous vous êtes trouvé là à une certaine distance de l'artiste : le disque, au contraire, vous apporte, intacte, la sonorité ronde et harmonieuse que le microphone avait captée à quelques centimètres de ses lèvres. Aucune nuance ne vous échappe. Les soupirs, les murmures et les chuchotements sont infiniment plus émouvants sous cette forme et à leur sortie de la « chambre noire » de votre appareil que dans le vaste vaisseau brillamment éclairé du music-hall.

Magie de l'édition mécanique, envoûtement du piège de la cire. La machine nous permet ici d'obtenir des reproductions phonographiques plus vraies que l'original.

Ne nous dites plus d'un disque qu'il donne l'illusion parfaite de la réalité : s'il s'en tenait là, ce serait vraiment une bien pauvre chose. Ne savez-vous donc pas que la noblesse de la phonogénie est précisément de nous entraîner d'un coup d'aile au delà du réel ?

B. M.

## ***Nos Amis et nos Adversaires***

# **Claude Debussy**

« Nos amis et nos adversaires... » Cette rubrique qui, dans les premiers numéros de l'Édition Musicale Vivante, annonça les opinions bien diverses et contradictoires de plusieurs grands musiciens, cette rubrique doit s'inscrire de nouveau ici, au moins pour y recueillir un avis entre tous précieux : celui, posthume, de Claude Debussy.

Sans doute, au temps où vécut le grand musicien français, le phonographe, dans l'enfance, ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis quatre ou cinq ans. Cependant, Debussy a porté sur cette forme de musique mécanique un jugement d'ordre général qui s'applique aussi bien aux appareils perfectionnés d'aujourd'hui qu'aux méchantes et nasillardes machines d'autrefois. C'est qu'il redoutait la vulgarisation de la musique tombant, par l'intermédiaire du phonographe, dans le domaine banal et perdant son mystère.